

# SEUILS DE LUMIERE

TEXTE DE JEAN-BAPTISTE PARA

On ne songe ni aux cigales ivres de chant, ni à l'odeur des moissons sèches, ni à la mer qui scintille sous les vents étésiens, ni à la vibrante lumière qui force les paupières closes, mais il y a dans les œuvres de Lise-Marie Brochen des accents méditerranéens. Sur le carré de toile, souvent le rouge domine. Il est chaud et charnu sans dépense de matière. Dans son évidence tonique, il sait ménager des transparences. Moins volubile, il peut réserver des secrets. Il s'accorde aux notes plus brèves de l'ocre, du vert et du noir, ou encore à de minces foyers de blancheur que le pigment n'a pas saturés. On ne discerne aucune figure tangible et le monde pourtant est là, comme le soleil qui n'appelle pas de gloses. Par les couleurs, les textures, et toujours selon un vocabulaire frugal, le peintre suscite une richesse qui gratifie l'œil, lui offrant à la fois les vertus de l'ascèse et les joies de la sensualité. Son plus constant souci est de faire vibrer la couleur dans une limitation, une justesse et une simplicité des rapports. En outre, d'une seule donnée matérielle, Lise-Marie Brochen excelle à tirer une pluralité d'aspects? D'une même couleur de base, elle aime faire éclore tout un bouquet de nuances. Il est rare aussi que la couleur se laisse enserrer dans une forme. De préférence, elle participe d'un espace et d'un rythme. Parfois, comme une écorce incisée de la pointe d'un couteau, la surface de la toile est scarifiée d'un geste vélocé et un dessin s'esquisse, laissant affleurer dans son mince sillon des couleurs sous-jacentes. Cette effraction est à la fois discrète et violente, mais si elle conforte la toile dans sa nécessaire tension, elle n'altère en rien sa fondamentale sérénité.

Dans une composition où le rouge est entré en éclipse pour céder place à des teintes de terre et d'eau, Lise-Marie Brochen revisite une peinture funéraire connue sous le nom du Plongeur de Paestum et que les archéologues ont datée du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Sur une dalle de travertin destinée à recouvrir un tombeau, le peintre antique a posé le monde réduit à son

épure: deux arbres, la mer, un fragment de colonnade et le geste sûr d'un plongeur qui fend l'espace vide comme on passe d'une vie à une autre vie. De ce trépas métamorphosé en élan résolu, en confiance épanouie, Lise-Marie Brochen a rapproché un vers d'Anacréon qui sert de titre à sa toile: "Je m'élève du rocher de Leucade et plonge dans la mer blanche ivre d'amour". A contempler cette œuvre, on mesure à quel point la main du peintre se déleste des choses pour en capter plutôt la résonance, les rapports, les plus profondes sources. Mais une fois encore, le monde n'a pas disparu. On en pressent la présence à la façon d'un pigment que la brosse a recouvert d'une autre venue de couleur et qui l'éclaire sous ce voile. En vérité, Lise-Marie Brochen nous engage sur un chemin où l'apparition procède par voilements successifs. Si rien n'était caché, semble-t-elle nous dire, il n'y aurait point d'accès au visible.

C'est comme deux sœurs divergentes qui se font face, chez ce peintre, les toiles et les œuvres sur papier. Dans la vingtaine d'acryliques sur velin d'Arches réalisées à Ibiza au cours de l'été 1992, on note à la fois une consanguinité et des traits originaux. A commencer par une turbulence impulsive. Car si les toiles s'élaborent dans la durée et en recueillent le souffle méditatif, les papiers naissent de la fougue de l'instant. Il en conservent la fraîcheur spontanée, la grâce éphémère ou la plénitude en suspens. Ici, pour capter l'ombre, la lumière, le contre-jour, l'acrylique joue de tout le spectre des densités; ainsi se côtoient les épaisseurs de matières et les fluidités d'aquarelle. De loin, le noir domine. Inlassablement disponible en ses arborescences, il contient tous les seuils de la lumière. Il danse et sinue parmi les ocres, des rouges, des bleus et le grain à vif du papier. Les couleurs ont été posées à la vitesse d'un paraphe. Elles ont fleuri dans la pénombre et si on les imagine seules, isolées, ce ne sont le plus souvent que des tons éteints, étouffés. Mais par une alchimie où entrent les notions de quantité, de surface et de rapport, elles s'éveillent et se vitalisent l'une l'autre. Dans l'espace quadrangulaire, l'ombre est toujours devant. Son registre s'anime à la surface. La lumière est derrière, qui filtre et livre ses éclats. Des signes se forment et se déforment comme un tissu de nuages. Avec une exemplaire sobriété de moyens, Lise-Marie Brochen provoque des accords mobiles et chargés d'énergie, une musique murale où même les notes les plus démunies et les plus exténuées vibrent sous l'immense pression de la vie indivise.

(In revue Europe, n° d'avril 1993)